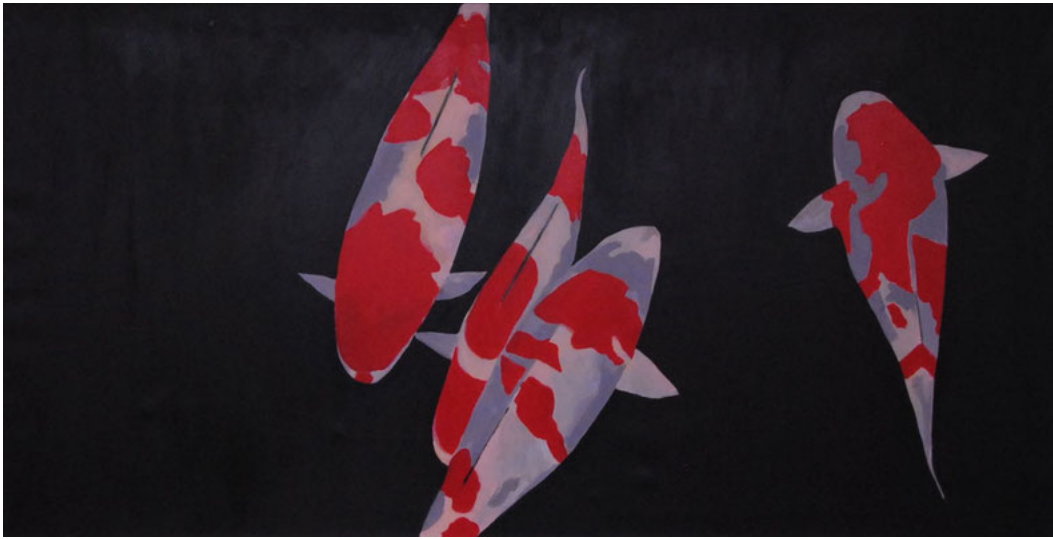


Dire le silence dans *Serez-vous des nôtres ?*, d'Emmanuelle Pagano

Natacha Lasorak



« Serez-vous des nôtres ? » : la question est peut-être la seule qui sera posée, une des rares occurrences de discours direct dans le roman éponyme d'Emmanuelle Pagano. Car dans le pays qu'elle décrit, les déclarations, les querelles n'ont pas leur place : les étangs qui abritent l'élevage du poisson requièrent le silence des hommes qui ont eux-mêmes développé un « langage de l'eau » (314). Dans le texte également, les paroles des protagonistes sont presque invisibles, dans le mimétisme de leur économie de langage. Pour les imaginer, il faut lire entre les lignes, comme Patricia qui déchiffre dans les coupures de journaux collectées par Adrienne la question silencieuse adressée à son fils, David, qui a quitté son pays, sa famille et son ami Jonathan vingt ans plus tôt, pour partir travailler dans un sous-marin.

C'est presque par jeux de miroirs que les liens se dessinent peu à peu. La parole de Jean, le père de Jonathan, se libère dans les bras de sa voisine. Celle du fils de Jonathan ou de l'ancienne petite amie de David font leurs apparitions, exprimant les non-dits. L'implicite, petit à petit, se révèle aux lecteurs, mais il nous faut tendre l'oreille pour dépasser les bruits de course du sous-marin, les formules toutes faites de Christian, le négociant, ou encore le sifflement de la rumeur qui parcourt le territoire : « sous-entendus et non-dits [sont] si bavards que tout le pays écout[e] » (68). S'extirper aussi du vacarme de reproches qu'Adrienne adresse à son fils, de questions qui n'en sont pas. Rare personnage bavard, presque inadapté dans ce décor taciturne, Adrienne étouffe David et il n'est pas anodin qu'il choisisse alors de vivre au fond d'un sous-marin, où aucun bruit ne lui parvient que ceux de la mer et où « [l]e silence à bord est vital » (155).

Car s'il y a bien une relation qui peine à se dire, c'est le lien intergénérationnel entre les individus. Le père de Jonathan ne parle plus, mais leurs difficultés à se comprendre se manifestaient déjà quand Jonathan, enfant, n'arrivait pas à faire siennes les traditions de la famille. Jonathan et son fils semblent en proie à des problématiques comparables, même si Jonathan a décidé de ne pas lui imposer de choix d'avenir. David, lui, n'a jamais pu accepter les remarques de sa mère, incapable d'y discerner son affection. Mais les discussions les plus difficiles sont tuées, enterrées, évitées. Les personnages ont leur propre manière d'y échapper : en partant en quête du silence, comme David, ou en restant, comme Jonathan, pour éviter la dispute.

Et pourtant le silence, c'est aussi la marque des amitiés les plus fortes : celle de Jean qui, avec l'âge, a perdu l'usage de la parole, et Alphonse, le garde de son domaine ; celle de David et Jonathan, bien sûr. Car dans cet espace singulier, leur relation semble pouvoir se passer de mots. David et Jonathan sont d'ailleurs soupçonnés de télépathie ; eux ne se privent pas d'en jouer, jusqu'à ces quelques mots télégraphiés vingt ans après le départ de David, qui donnent peut-être raison à la rumeur – une fois n'est pas coutume.

« Pour écouter, il faut se taire » (32) ; la lecture elle aussi requiert une forme de silence, de disponibilité. Cette condition remplie, le roman d'Emmanuelle Pagano nous amène à une méditation poétique sur la force des relations humaines, et plus encore sur la puissance d'un paysage qui se dessine, non par le silence, mais par le déploiement d'une langue précise et raffinée.